

pour mener à bonne fin cette institution qui créa tant de dévouements sublimes, et arracha tant de malheureux à la servitude, tant d'âmes aux périls où pouvait sombrer leur foi (1). Il faudrait encore parler de l'Ordre de Fontevrault, fondé par le bienheureux Robert d'Arbrisselle, dans la touchante pensée de réaliser en ses monastères la relation filiale que le Seigneur établit entre le disciple qu'il aimait et sa divine Mère, par ce testament suprême : Femme, voilà votre fils; Jean, voilà votre mère (2); parler aussi de l'Ordre des Servites, dont l'existence même avait pour but de servir la Mère de Dieu; Ordre si cher à Marie qu'elle-même, dans une vision mémorable, lui donna saint Philippe Benizzi pour en être le propagateur et la gloire.

Mais pourquoi vouloir poursuivre une énumération qui serait sans fin? Contentons-nous de rappeler un des faits particuliers qui prouvent le mieux de quelle maternelle sollicitude la bienheureuse Vierge entoure les Ordres religieux. Je veux parler des apparitions dans lesquelles cette incomparable mère s'est montrée, nombre de fois, les cachant sous les plis de son manteau. Voici quelques-unes de ces visions, dont rien, ce semble, n'autorise à mettre en doute l'authenticité.

Un jour que le bienheureux Dominique s'affligeait à la pensée du petit nombre de ses premiers compagnons, Notre Seigneur se montra à lui pour le consoler. Veux-tu, lui dit-il, voir ton Ordre? Et comme il répondait tout tremblant : Oui, Seigneur, « le Sei-

(1) *Second nocturne* de la fête de saint Pierre Nolasque, 31 janvier.

(2) Les célèbres mères-abbesses de Fontevrault, qui furent souvent de race royale, gouvernaient à la fois les prieurés d'hommes et de femmes, honorant ainsi par le caractère de leur institution la divine institution de Marie comme mère du genre humain tout entier.

gneur posa la main sur l'épaule de la bienheureuse Vierge, et dit au bienheureux Dominique : J'ai confié ton Ordre à ma mère... A ce moment, la bienheureuse Vierge ouvrit la chape dont elle paraissait revêtue, et l'étendant sous les yeux du bienheureux Dominique, de telle sorte qu'elle couvrait de son immensité toute la céleste patrie, il vit sous elle une multitude de ses Frères... et la vision disparut » (1). Tel est en abrégé le récit fait par Lacordaire.

En voulez-vous un autre assez semblable? Au rapport de Thomas de Cantipré, un moine de Cîteaux, de vie très sainte, eut un ravissement d'esprit, pendant lequel il vit le ciel s'ouvrir et la très bénigne Mère du Christ apparaître, enveloppée d'une immense lumière. Or, abaissant doucement les yeux sur son serviteur : « Afin, dit-elle, que tu les aimes sincèrement et que tu pries pour eux avec grande ferveur, je te recommande mes frères et mes fils. Le bon serviteur fut inondé de joie : car il pensait que c'étaient les frères de son Ordre dont la glorieuse Vierge se déclarait ainsi la singulière protectrice. Mais la Reine du ciel lui dit : J'ai encore d'autres frères que je conserve sous mon patronage. Puis, ouvrant son manteau : Ceux que tu vois, lui dit-elle, sont les Frères de l'Ordre des Prêcheurs qui sont mes aimés et mes protégés » (2). Cette vision regarde l'Ordre de saint Dominique, plus encore que les religieux de Cîteaux, quoiqu'elle soit très apte à montrer la fraternelle alliance des différents Ordres sur le sein de leur commune mère.

(1) Lacordaire. *Vie de S. Dominique*, c. 12. Cf. *Bolland. Acta SS.*, 4 Aug., n° 555; p. 467; it., n° 562, 563, p. 468.

(2) Vision rapportée par le P. Aug. Pacinelli O. P., *Lezioni morale sopra Giona*; t. II, p. 278. Elle est tirée du *Livre des Abeilles* de Thom. de Cantipré, L. II, c. 10, n. 16. Cf. *Bolland. Act. SS.*, 4 Aug. n. 562.

Voici une vision où les Cisterciens sont tout spécialement favorisés. Je la rapporte d'après la *Triple Couronne* du P. Poiré, lequel l'a prise lui-même dans le cistercien Césaire. « Il me souvient, dit le Père Poiré, de ce que raconte un dévot et vertueux écrivain du même Ordre d'un sien frère de profession, homme très fervent et grandement spirituel. Il dit qu'étant un jour emporté en esprit dans le ciel, il y vit un nombre presque infini de saints, distribués en différents rangs et revêtus de divers habits, parmi lesquels, n'apercevant nul des siens, il resta aucunement troublé; et n'ayant point de plus assuré refuge qu'à la Reine des Anges, il lui fit ses plaintes en ces termes : Sainte Vierge, que veut dire ceci, que je vois des bienheureux de toute condition et de toute qualité, sans en reconnaître un seul de votre Ordre de Cîteaux, qui, néanmoins, vous honore si particulièrement et vous chérit si tendrement? A quoi la Mère de douceur répartit : Mon fils, cesse de t'étonner : mes chers enfants de ton Ordre sont toujours sous mes ailes et près de moi; et, cela dit, elle ouvrit son manteau royal, sous lequel il vit un très grand nombre de ses frères et de ses sœurs, que Notre Dame tenait embrassés » (1).

La grande sainte Thérèse eut aussi la singulière consolation de contempler ses filles du Carmel sous le manteau royal de la Mère de Dieu. « Un jour, raconte-t-elle au livre de sa *Vie*, tandis qu'après Complies nous étions toutes en oraison dans le chœur, la très Sainte Vierge m'apparut; elle était environnée

(1) Poiré, *Triple couronne*, 1<sup>er</sup> Traité, c. 12, § 5; Caesar., *Dialog.*, L. VII, c. 40. Cf. *Bolland. Act. SS.*, 4 Aug., n. 559, pp. 467, 468.

d'une très grande gloire, et portait un manteau blanc sous lequel elle nous abritait toutes » (1). C'est donc avec une sainte confiance qu'elle pouvait dire à ses religieuses : « Louez Dieu, mes filles, de ce que vous êtes véritablement les filles de cette Reine du ciel » (2).

La Mère de Dieu daigna faire, à plusieurs reprises, une grâce semblable aux religieux de la Compagnie de Jésus, comme si elle avait voulu les fortifier par là contre les rudes épreuves qu'ils auraient à subir pour le nom de son Fils. Parmi les enfants de saint Ignace, un des plus célèbres par son amour envers la très Sainte Vierge et par les faveurs qu'il en reçut, est sans contredit le P. Martin Guttierrez. Or, quelques années avant de périr, victime des outrages et des cruels traitements dont il fut chargé par les bandes hérétiques du midi de la France, il eut cette vision. Marie, raconte le P. d'Oultreman (3), « se fit voir à lui, comme une Royne très richement esquipée, toute parsemée de pierres et de brillants plus brillants que le soleil; et, sous sa robe royale, laquelle elle estendoit bien au large, elle embrassoit tous les enfans de la Compagnie, pour leur donner à entendre qu'elle estoit leur mère, et qu'elle les couvoit tous dessous les esles de sa protection comme la poule fait ses poussins »; l'assurant « que tant qu'ils s'adresseroient à elle, elle ne manqueroit jamais de leur être

(1) *Vie*, p. 538 (traduct. du P. Bouix).

(2) *Le Château intérieur*, 3<sup>e</sup> Dem., ch. II (traduct. du P. Bouix), P. 374.

(3) D'Oultreman, *Tableaux des signalés personnages... Le P. Guttierrez*; Poiré, *la Triple couronne*, l. c. § 20; Platus, *de Bono status relig.*, L. 1, c. 34; Lancicius, *Opusc. spirit.*, Opusc. XVII, L. 11, c. 2 n. 178. Cf. *Bolland. Act. SS.*, 4 Aug. n. 564, Sacchini, *Hist. S. J.* P. IV, L. 1, n. 8 et 9.

très bonne, très aimable et très fidèle mère », ajoute le P. Poiré dans son récit.

On écrirait des volumes, s'il fallait raconter en quelque détail tous les faits par où s'est réalisée la signification du symbolisme dont je rapportais tout à l'heure quelques exemples : comment, d'un côté, Marie s'est montrée véritablement une mère pour les Ordres religieux ; une mère qui, après Dieu, leur a donné l'existence, les a protégés dans leur développement, les a comblés des marques les plus insignes de sa puissante assistance ; comment, de l'autre, ces mêmes Ordres, aussi longtemps qu'ils sont demeurés fidèles à l'esprit de leur première institution, celui qu'ils tenaient de leurs fondateurs, ont conservé la vénération, la confiance et l'amour le plus filial envers cette divine mère. C'est aux Annales propres de chacun d'eux que je renvoie le lecteur désireux d'étudier cette partie si intéressante de leur histoire. D'ailleurs, il est possible de se faire au moins quelque idée de ce mutuel échange de bienfaits, de services et d'hommages entre la mère et les fils par les résumés qu'en ont écrits plusieurs auteurs. Je citerai pour mémoire la triple couronne de P. Poiré (1), les Pères Platus (2) et Antoine Spinelli (3), Auguste Nicolas (4) et Maracci, dans ses *Fundatores mariani* (5).

Au reste, indépendamment de tous les témoignages écrits ou traditionnels, la nature même des sociétés religieuses constituerait une garantie suffisante de la

(1) Poiré, Premier Traité, c. 12, t. II, p. 163.

(2) *De Bono status relig.*, L. I, c. 34 ;

(3) *Maria Deipara thronus Dei*, P. II, c. 34 et 35.

(4) *La Vierge Marie vivant dans l'Église*, L. IV, c. 6, t. II, p. 456, suiv.

(5) *Summa Aurea*, t. XI.

sollicitude et de l'affection plus que maternelle dont Marie les entoure. Comment, en effet, la Sainte Vierge serait-elle étrangère soit à leur institution, soit à leur conservation, soit à leurs travaux ? Peut-elle donc oublier que sa mission principale dans ce monde est de promouvoir le règne de son Fils, d'y faire fleurir dans leur perfection ces vertus dont elle fut, après lui, le plus parfait exemplaire, d'y ruiner les œuvres de Satan, d'éteindre et d'exterminer les hérésies ? Or, c'est à cela que, de par leur vocation, tendent singulièrement les familles religieuses ; c'est en cela qu'elles ont, chacune en son degré, leur raison d'exister et de se multiplier dans l'Église de Dieu.

Bientôt nous verrons dans les catacombes la première représentation d'une consécration religieuse. Le Pontife, en dédiant une vierge au Christ, lui montrera du doigt la Vierge Mère avec Jésus entre les bras, comme pour lui dire : Voilà ta protectrice, ton modèle, ta mère. Oui, Marie ne serait pas ce qu'elle est, si les religieux ne pouvaient pas, à titre tout particulier, se reposer comme des fils sur son sein maternel ; et, réciproquement, ces mêmes religieux oublieraient l'acte de leur naissance et la nature de leur vocation, s'ils ne s'efforçaient pas de nourrir, plus que tous les autres chrétiens, des sentiments de dévouement, de vénération et d'amour pour celle qui leur a tant donné.

III. — Ce que j'ai dit des Ordres religieux, il faut, toute proportion gardée, l'appliquer aux Confréries et Congrégations érigées à l'honneur et sous le patronage de la Mère de Dieu. Ce sont des familles où tous et chacun des membres appartiennent spécialement,

en qualité d'enfants, à cette divine mère. Car elles participent, dans une certaine mesure, à la vocation comme aux privilèges des Sociétés d'où elles ont tiré leur existence. Et certes, on ne dira pas que la protection de la Reine du ciel leur a manqué, ni qu'elles ont elles-mêmes trompé les espérances que la Vierge avait mises en elles.

Si, laissant à d'autres le soin de parler, comme il convient, des innombrables fruits de salut produits, depuis tant de siècles, par les Confréries du Rosaire, du Scapulaire, et, de nos jours, par l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires, je m'en tiens seulement aux Congrégations de la Sainte Vierge, nées de la piété filiale de la Compagnie de Jésus pour sa Reine, je ne crois pas exagérer en affirmant que la bienheureuse Vierge a, par leur moyen, conservé purs ou ramené de leurs égarements à la vertu un nombre presque infini de jeunes chrétiens. Ce n'est pas assez dire : si des provinces entières, en Allemagne surtout, sont restées fidèles à la foi catholique; si d'autres, qui s'en étaient partiellement au moins séparées, sont revenues au sein de l'Église, elles le doivent à la forte et sainte influence exercée par les Congrégations de la Vierge (1).

Sauvegarde des mœurs et de la foi, ces Congrégations, tant calomniées au siècle dernier, ont apparu dans le monde comme une pépinière de saints. D'elles ont surgi des pasteurs, comme saint Charles Borromée, saint François de Sales et saint Alphonse de Liguori; des apôtres, comme saint François Régis, saint

(1) Elles furent en particulier le boulevard de la foi en Bavière, dans la Hongrie, le Tyrol, l'Autriche, la Pologne, l'Alsace, les Provinces rhénanes, etc.

François de Hieronymo, saint François Solano, saint Pierre Fourier, saint Léonard de Port-Maurice, saint Fidèle de Sigmaringen et saint Pierre Claver; des modèles de la jeunesse, comme les trois angéliques saints, Stanislas Kostka, Louis de Gonzague et Jean Berchmans; des héros de la charité, comme saint Camille de Lellis et saint Jean-Baptiste de Rossi. A elles encore appartinrent en foule des bienheureux que l'Église a mis sur ses autels. Citons pour exemple les martyrs Charles Spinola, Camille Constanzo, Edmond Campion, Jean de Britto et André Bobola, et les hommes apostoliques qui furent Grignon de Montfort, Antoine Baldinucci et Bernardin Realini. A tous ces noms viendraient se joindre ceux de serviteurs de Dieu, si illustres par leur vertu, que plusieurs ont déjà reçu le titre de *vénérables* : Jacques Olier, Julien Maunoir, les cardinaux de Bérulle et Bellarmin, Claude de la Colombière, Bénigne Joly, François Mattrilli, Henry Boudon, et cent autres; sans parler des Pontifes, des prélats, des magistrats, des hommes de guerre et des humbles fidèles dont les mérites ont honoré l'Église, et répandu jusqu'aux extrémités du monde la bonne odeur de Jésus-Christ parmi les fidèles et les infidèles (1).

(1) Faut-il ajouter que c'est à l'une de ces Congrégations, érigée au collège de Louis-le-Grand à Paris, que revient l'honneur d'avoir fourni ses premiers membres à la *Société des Missions étrangères*? « Cette congrégation, dit Mgr Fèvre (*Histoire de l'Église*, t. XXXVIII, c. 3), devait être le germe des *Missions étrangères* ». Le cardinal de Bausset, au livre premier de son histoire de Fénelon, ne leur attribue pas une moindre gloire. Le pieux et savant archidiacre d'Evreux, Henry Boudon, l'un des Congréganistes du P. Bagot, dans son *Chrétien inconnu*, écrit à ce sujet : « Il y a environ cinquante ans que des jeunes gens qui fréquentaient les Congrégations de la très Sainte Vierge, établies au collège des RR. Pères Jésuites, à Paris, s'unirent ensemble par les liens de la divine charité; et c'est dans ces assemblées de piété et sous

Après les magnifiques éloges décernés à ces Congrégations par le grand pape Benoît XIV, dans la Bulle célèbre qui renouvelait et complétait les grâces spirituelles accordées par ses prédécesseurs (1), je ne m'étonne pas d'entendre un autre pape non moins grand, et comme lui congréganiste de la Vierge, Sa Sainteté Léon XIII, leur rendre ce témoignage : « Entre toutes les associations fécondes en fruits de salut, établies dans le monde entier à l'honneur de la Vierge Marie, Mère de Dieu, celle qui tient sans contredit le premier rang, est la congrégation dite *Prima primaria*... (2). Cette congrégation, remarquable de tous temps par le nombre de ses associés, prit un tel développement qu'elle ne tarda pas à s'étendre jusqu'aux extrémités du monde; en sorte que, de nos jours encore, elle compte des affiliations dans tous les pays, même dans les contrées les plus distantes, par delà les continents et les mers » (3).

Or, lorsque, parcourant les Annales de ces Congrégations de la bienheureuse Vierge, on y trouve à cha-

---

la protection de la très Sainte Vierge qu'ils ont reçu de son bien-aimé Fils la grâce d'aller prêcher la foi de Jésus-Christ dans les Indes, dans la Chine et dans les autres pays étrangers. Cette petite société, comme cette source dont il est parlé dans le Livre d'Esther, est devenue un grand fleuve par le nombre des Evêques et des Vicaires Apostoliques que l'on a choisis parmi eux... Voilà l'origine du *Séminaire des Missions étrangères*... C'est le petit pepin qui a produit ce grand arbre qui couvre à présent toute la terre de ses branches... ». Tiré de *la Vie et des Vertus* de feu M. Henry-Marie Boudon... c. 6. à Anvers, 1705. Cf. Histoire génér. de la Société des Missions étrangères, par M. Adrien Launay, t. I, c. 1.

(1) Bulle *Gloriosae Dominæ*.

(2) La *Prima primaria* est la Congrégation de Rome, à laquelle les autres doivent être affiliées pour avoir part aux privilèges accordés par les Papes aux Congréganistes.

(3) Bref, *Fragiferas inter* (27 mai 1884). On peut consulter sur ce sujet l'ouvrage précédemment cité, *Marie et la Compagnie de Jésus*, c. 9; Jean Crasset, *Histoire abrégée des Congrégations*; P. Doyotte, *La Congrégation de la très Sainte Vierge*; L. Delplace, *Histoire des Congrég. de la Sainte Vierge*, etc.

que page tant de saints, tant d'hommes éminents par les plus insignes vertus, tant d'œuvres de zèle, de miséricorde et de charité, tant d'amour enfin pour cette Reine du ciel, il est impossible de ne pas saluer en elles la famille particulière de Marie, comme nous la saluons dans les Ordres religieux; impossible aussi de ne pas reconnaître toujours et partout les marques les plus évidentes que la Mère de Dieu regarde tout particulièrement les Congréganistes, dignes de ce nom, comme des enfants privilégiés de son cœur, de telle sorte que le registre des Congrégations est vraiment, suivant la pensée de saint Alphonse de Liguori, un *livre des Élus* (1).

IV. — Il est encore des enfants plus sensiblement favorisés de la Reine du ciel que ne le sont, en règle générale, de simples membres des familles religieuses ou des associations fondées en son honneur et sous son patronage. Marie les choisit partout, comme elle veut et où elle veut, au dedans comme en dehors de ces pieuses institutions, quoique ses choix portent le plus souvent sur ces dernières. Tous les siècles les ont comptés plus ou moins nombreux, et les Annales de la sainteté nous en signalent une foule, sans toutefois nous les faire connaître tous. Je veux parler de ces âmes privilégiées qui semblent avoir été parmi les enfants de Marie ce que Jean, le disciple aimé de Jésus, fut parmi les autres disciples. Entre ces enfants et leur divine mère ce n'est plus seulement l'échange plus ordinaire de dévouement et de protection qui

---

(1) Voir le bel éloge qu'il a fait de ces pieuses associations, *Gloires de Marie*, 5<sup>e</sup> Partie, § VII.

caractérise communément le culte de Marie. Il y a quelque chose de plus sensible, de plus familier, de plus intime, et de la part des fils, et surtout du côté de la mère. Rappelez-vous ce que nous lisons de saint Stanislas Kotska, de sainte Brigitte, de sainte Thérèse, de saint Edmond de Cantorbéry, de saint Bernardin de Sienne, et de sainte Élisabeth de Hongrie, pour ne citer que ces exemples. Quelles pages ravissantes on pourrait écrire, si l'on racontait les condescendances plus que maternelles de la bienheureuse Vierge envers ces bien aimés de son cœur.

Chose admirable, encore, que le lien de cette intimité si fructueuse et si délicieuse soit d'habitude une innocence conservée toujours intacte, une vie coupable, mais lavée dans les larmes du repentir, n'y fait pas toujours obstacle. L'immaculée Vierge a choisi parfois ses préférés parmi les pécheurs et les pécheuses, afin de nous faire entendre par des marques éclatantes qu'elle est, en toute vérité, la mère de miséricorde.

Raconter l'histoire de ces liaisons bénies et des faiseurs qui les signalent serait chose impossible aux hommes : car elles sont pour la plus grande part un secret entre la mère et ses enfants de prédilection. Ceux-là même qui jouissent de semblables grâces se déclarent impuissants à les retracer telles qu'ils les ont reçues et goûtées. Il est cependant deux ordres de faits dont il convient de dire ici quelques mots : je veux parler des apparitions et des révélations.

Les apparitions de la bienheureuse Vierge sont fréquentes dans l'histoire de la sainteté. Je l'ai déjà dit ; encore qu'elles aient été plus communément le privilège des âmes pures et simples, Marie ne les a pas

refusées à des pécheurs (1), dans le but de les ramener à l'amour de son Fils. Sans doute, il peut y avoir dans les récits de ces merveilles, si fréquemment enregistrés par les *Vies* des Saints, les livres de piété, les chroniques des pèlerinages et des monastères, une part assez large pour la légende. Tout n'est pas également prouvé, ni certain. Mais, s'il convient à la prudence chrétienne de ne pas admettre indifféremment tous les faits qui se colportent, lors même que les garanties d'authenticité seraient insuffisantes ou nulles, c'est présomption téméraire de tout rejeter *a priori* : comme si rien ne pouvait sortir des voies battues ; comme si la Mère de Dieu n'était ni assez puissante, ni assez bonne pour accorder aux hommes ces témoignages extraordinaires de sa maternelle et spéciale sollicitude ; enfin, comme s'il ne serait pas chose plus incroyable qu'elle fût notre mère, une mère toujours appliquée au bien de ses enfants, et que toutefois elle ne nous donnât jamais aucune démonstration sensible et parlante de sa providence et de son amour.

N'écoutons donc pas les réformateurs du seizième siècle, si victorieusement réfutés par le bienheureux Pierre Canisius (2), quand ils repoussent en bloc tous les faits de ce genre. Ne croyons pas davantage ces auteurs plus au moins entachés de Jansénisme, qui

(1) Les exemples de cette compatissante condescendance ne sont pas rares, et en écrivant ces lignes l'auteur se souvient d'une malheureuse, livrée aux pires désordres, convertie (c'était du moins sa persuasion), par une double apparition de la Mère de Dieu. La suite sembla montrer que cette grâce n'était pas une illusion : car, à partir de cette époque, il se fit un changement si complet que la pécheresse d'autrefois passait une grande partie des nuits à pleurer ses fautes, et à réciter le Rosaire.

(2) B. Petr. Canisius, de *Maria Disparata Virgine*, L. v, c. 18, 7a prop.

nous inviteraient à « chercher dans l'Évangile des sûretés suffisantes contre les fables qu'on pourrait avoir inventées sous le spécieux titre de révélations, d'apparitions, de prédictions et de miracles... » : car telles choses « alléguées pour attacher l'assurance de notre salut à des symboles, à des marques et à des pratiques d'une dévotion extérieure envers la Sainte Vierge... ne peuvent que nous induire en erreur par la présomption et la fausse confiance » (1). A Dieu ne plaise, ô Marie, que nous nous rangions parmi ces hommes qui ne voudraient admettre aucune de vos faveurs miraculeuses, à moins qu'elle ne fût dûment constatée par les autorités civiles et scientifiques, ou que du moins l'Église ne l'eût imposée par jugement exprès à notre foi. Je vous connais assez pour croire, en général, que vous pouvez opérer des merveilles sans nombre, et pour entendre, en particulier, avec l'oreille du cœur ce qu'on me racontera des manifestations de votre amour, tant que rien ne m'en fera soupçonner l'incertitude ou la fausseté ; persuadé d'ailleurs que les mystérieuses communications que vous avez faites de vous-même aux âmes dépassent de beaucoup ce que le monde en a connu.

Au reste, les effets mêmes de ces visites sensibles de la Mère de Dieu en ont maintes fois démontré la réalité. Il ne faut pas croire, en effet, qu'elles s'opèrent au hasard, sans règle et sans but. Nombreuses et variées sont les causes qui les déterminent ; mais toujours elles tendent finalement au profit spirituel de qui les reçoit, et souvent même à quelque bien plus

(1) Adrien Baillet, *De la dévotion à la S. V. et du culte qui lui est dû*, pp. 64, 70 (Paris, 1663).

général des autres fidèles. Tantôt Marie se montre pour secourir tel ou tel de ses serviteurs dans un danger pressant du corps ou de l'âme ; tantôt c'est pour retirer de ses désordres un pécheur ou même pour éclairer un infidèle ; tantôt c'est pour appeler quelqu'un de ses enfants à la vie religieuse, comme elle le fit pour le jeune Stanislas Kostka. D'autres fois, elle vient illuminer des apôtres ou des docteurs, et ce fut le cas de saint Grégoire le Thaumaturge ; d'autres fois encore elle veut suggérer et promouvoir une fondation pieuse, une institution nécessaire à l'Église, l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, par exemple ; mais surtout elle apparaît à ses enfants, à l'heure du dernier combat, pour les soutenir au milieu de leurs angoisses, pour recevoir leur âme et la porter confiante et pure au tribunal de Dieu.

Il est de ces apparitions dont le but immédiat est si humble qu'il étonne notre foi et scandalise notre orgueil. La voyez-vous cette si douce mère, des mêmes bras qui ont porté Jésus, aider la jeune sainte Catherine de Sienne dans le rude travail de pétrir la pâte et de cuire le pain, imposé à sa faiblesse par la dureté de ses parents ; ou bien encore, prendre la place et la houlette d'une petite bergère et se constituer la gardienne visible d'un troupeau ? Ailleurs, avec un linge d'une blancheur admirable, elle essuie la sueur qui ruiselle au front de saint Alphonse Rodriguez, et lui laisse pour plusieurs jours le parfum de ses mains bénies ; ailleurs, elle prend à terre un pauvre lépreux que le désespoir a jeté hors de son misérable grabat et le recouche pénitent et consolé. C'est qu'elle est une mère, et que des attentions comme celles que je viens de rappeler peuvent être plus efficaces pour gagner